

## **Réalisme spirituel**

### **L'héritage du post-modernisme philosophique s'approche d'une nouvelle métaphysique**

*Roland Benedikter*

**L**a spiritualisation débutante de l'héritage spirituel du post-modernisme est un motif de base prégnant du présent de l'histoire des idées. Beaucoup d'entre-nous l'ont encore à peine remarquée, pourtant elle germe de plus en plus depuis quelques années. Et elle commence à influencer notre vie individuelle de plus de plus durablement, tout comme notre compréhension sociétale de soi. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dans les dimensions profondes de notre culture se fait jour un glissement riche de conséquences en ce moment : en s'éloignant du matérialisme romantique, sévissant jusqu'à présent du post-modernisme, vers un nouvel équilibre entre rationalité et spiritualité expérimentable. Ainsi se déplace la compréhension du monde depuis une construction de conscience subjective vers un nouveau réalisme spirituel. Celui-ci est « nouveau » dans la mesure où tandis qu'il ne « croit » plus naïvement, il pratique au contraire l'attention critique à l'égard de sa propre conscience, laquelle nous a tant imprégnés de manière méritoire, nous, les post-modernes et cela aussi en considération de l'expérience spirituelle. Exprimé quelque peu plus scientifiquement et avec précision : l'atmosphère de l'ensemble de notre culture se déplace vers un nouveau « réalisme-de-l'esprit », dont le grand combat intérieur consiste dans la tentative d'intégrer en soi la phénoménologie de l'expérience spirituelle et la critique subjective « déconstructive ».

Dans cette lutte, se présente l'ambivalence, l'abîme et la chance de l'instant culturel actuel. En elle repose, quand bien même encore largement inconsciente sa dignité secrète, son désespoir secret et son espoir secret. C'est ce que montrent de nombreux phénomènes prégnants et ceci d'une manière largement concordante sous une considération précise de l'investigateur de la culture et de l'histoire des idées. Ce qu'on a en particulier en tête ici ce sont les phénomènes à l'intérieur de l'esprit du temps et ceux présents dans l'évolution du penser contemporain.

#### **À l'intérieur de l'esprit du temps**

L'esprit du temps ressent de plus en plus fortement, dans ses couches psychologiques profondes, qu'un équilibre intérieur est nécessaire. Une orientation de base de l'éthique du monde, un système de valeurs et un sens de la vie ne sont finalement pas possibles sans prendre au sérieux une expérience trans-subjective. Mais l'esprit du temps ressent aussi totalement à bon droit qu'une telle expérience trans-subjective devient de plus en plus intempestive sans une attention critique portée à sa propre conscience et surtout à l'état de dépendance de celle-ci de par la langue, la descendance, l'éducation et la socialisation. Elle [la conscience, *ndt*] et les connaissances, qu'elle fait grandir en son sein, ne sont plus à maintenir, ni à défendre d'une manière authentique, sans une réflexion sur l'endroit où elles ont lieu et sur le caractère du devenu et de la qualité d'édification du je personnel.

En conséquence de cela, c'est la sensibilité qui cherche à saisir autour de soi qu'à partir d'une spiritualité antérieure aux « post-modernes », pré-critique, plus rien de réel ne peut plus grandir.

Inversement, l'esprit du temps ressent cependant aussi exactement que la conscience critique-subjective, individuelle-libre et radicalement fondée sur elle-même, laquelle a entre temps construite plus ou moins complètement la culture post-moderne, reste vide sans l'expérience empirique d'un élément objectif à redécouvrir de neuf en elle. Elle menace de devenir une monade qui trouve finalement sa seule et unique certitude seulement dans le fait de son état de séparation de toute sphère objective du monde et de son absence d'intégralité. La conscience « post-moderne », dans sa référence-à-soi universelle, toute seule, n'est donc plus suffisante, pour atteindre la réalité.

C'est pourquoi l'esprit du temps ressent de plus en plus que seule une critique contre-balançée du sujet, dans sa combinaison avec l'expérience de quelque chose d'essentiel qui ne s'épuise pas dans le sujet : d'un quelque chose « individuel-universel » (Kant) au sein de la conscience critique propre, peut encore accéder aux défis posés au jugement et à l'action de l'individu souverain — dans une époque, qui commence à se trouver devant une grande question, entre globalisation, « redécouverte biotechnologique de l'être humain, par l'être humain » et « transhumanisme » : la question d'époque future, certes non pas de « l'humain » (laquelle est dénoncée par des états montants comme la Chine en tant qu'une découverte occidentale), mais bel et bien de l'être humain et de la possibilité tout particulièrement d'une première société du monde naissant de sa Soi-conception. Cette dernière se montre aujourd'hui, certes indirectement seulement dans des symptômes de crises franchissant les frontières et rendant palpable une dépendance réciproque déjà existante, comme celle de la corona 2020, ou bien le combat pour une mobilité croissante et la crise migratoire. La question c'est comment cette dépendance réciproque, non seulement peut être subie passivement seulement, mais surtout peut se voir activement configurée pour un bien-être commun.

#### **À l'intérieur du penser**

Ce qui est recherché, c'est vers une intégration entre un devenir attentif « post-moderne » sur l'aspect d'une réalité inaccessible derrière la conscience propre [personnelle, aussi *ndt*], appariée à une attention nouvelle portée à la phénoménologie d'un élément spirituel objectivement présent dans le penser propre — comme l'affirment les religions, parmi lesquelles, le Christianisme, avec le concept-«Logos». Dans l'œuvre tardive déjà de nombreux représentants du « post-modernisme » — depuis les années 1970 jusqu'au début des années 2000 : depuis Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze, Paul Feyerabend, Susan Sontag ou Michel Foucault, jusque pour finir Jürgen

Habermas — ce besoin se reflète dans une effervescence carrément révolutionnaire. Quand bien même ces œuvres tardives n'aient pas encore été jusqu'à présent appréciées en correspondance comme telles de manière académique : chez tous ces penseurs, germe, à la fin de leur vie, l'ardente aspiration à un équilibre entre un nominalisme critique et un nouveau réalisme spirituel. Cela se révéla, par exemple, au discours de Jacques Derrida d'un « mystère absolu », dont il se comprit lui-même et dans son œuvre, comme se dressant devant la mort en « Authentique Gardien » de l'ultime validité dans la tradition de la spiritualité judéo-arabe.<sup>1</sup> Cela se révéla au moment où Jean-François Lyotard, aux prises avec la maladie cancéreuse, conjura « l'extase de la doctrine noire » et la « présence inaudible » comme quintessence d'un franchissement du soi empirique, négatif-spirituel du sujet ; à l'emphase des « personnes-concepts » subjectives-objectives de Gilles Deleuze et de « l'amitié spirituelle » comme cœur du philosophe contemporain ; au virage tardif de Michel Foucault vers les Grecs, au sujet de « l'être en peine de soi », de « l'esthétique de l'existence » et de cette grande et ardente nostalgie de son œuvre tardive : Ah ! Si seulement le penser pouvait se penser totalement lui-même ! ».

Précisément dans cette ultime déclaration, se présente récapitulé en une seule et unique phrase, le double motif de l'ensemble du post-modernisme tardif — qui peut encore inspirer dans le temps actuel, parce qu'il est la continuation de ce penser dans les couches libérales et éclairées des présentes sociétés ouvertes de l'Occident (incertaines, y compris conceptuellement confuses jusqu'au post-modernisme). Cela consiste en une aspiration ardente à un penser qui est dans le même temps à deux niveaux : au niveau de la conscience critique du sujet de la déconstruction et à celui d'un « témoin » — et donc d'un penser qui est censé pouvoir encore s'observer lui-même tandis qu'il se produit.

C'est l'élément spécifique dans ce « dédoublement » de la conscience post-moderne, quand bien même il surgisse d'abord chez ses représentants, expressément selon une métaphysique articulée au post-modernisme, lors de « ces beaux jours graves devant la mort » (Deleuze). Dans l'auto-observation du penser pendant son occurrence [« volontaire », ici en l'occurrence, *ndt*], que les *Lumières* occidentales se font face à elles-mêmes et à leur rationalité didactique-critique en lui rajoutant ainsi un autre niveau : le niveau de l'auto-observation pré-langagière de tous les phénomènes de la vie de l'âme et de celle de l'esprit formant [dans leur ensemble, *ndt*] la condition préalable à tout penser déconstructif du langage. La capacité du sujet post-moderne de faire face à ses propres idées en les éprouvant<sup>2</sup> fut toujours rigoureusement refusée — et ceci est intéressant — par les représentants précoces du post-modernisme. Pourtant c'est exactement à cela — ainsi l'espoir secret des post-modernes tardifs — qu'un élément objectif peut arriver en application et en conscience dans le penser subjectif. Et qu'avec cela puisse apparaître donc une authentique métaphysique post-moderne qui est à la fois critique, auto-critique et objective.

## Phénomènes de politique mondiale

La fait est que ces perspectives, chez les représentants principaux du penser post-moderne ne sont que des symptômes pour un tournant spirituel possible, vastement riche en conséquences, que l'ensemble de notre culture européenne-occidentale est en train d'amorcer. Cette culture — après la mort de la génération « libératrice » de 1968, mais aussi la rupture que représente le 11 septembre 2001, est entrée entre temps, selon une vision historique des idées, dans la phase tardive du « post-modernisme ».

Avec la mort de Paul Feyerabend en 1994, Gilles Deleuze en 1995, Jean-François Lyotard en 1998, Jacques Derrida et Susan Sontag en 2004, un déclin progressif du post-modernisme fut associé à la décennie passée. Et ceci foncièrement au double sens du terme, dans l'ambivalence duquel le motif de « l'abolition » de Hegel se répète une autre fois : nous faisons l'expérience aujourd'hui du « déclin » du post-modernisme, d'une part, de sa descente au niveau de la volonté et de sa pénétration « naturelle » dans la vie quotidienne — et d'autre part, de sa décadence et tel le début de sa phase épigone aux universités. Nous faisons simultanément l'expérience des deux. Et l'unité précisément de ces deux évolutions constitue le caractère ambivalent et vivant de notre moment culturel présent. Feyerabend, Deleuze, Lyotard, Derrida et Sontag, ont commencé, après leur mort seulement et entièrement avec cela, à « gouverner ces millions qui ne connaissent rien d'eux », comme le déclara Albert Schweitzer un jour au sujet de l'action de Kant et de Hegel. Dans le même temps, il est évident aujourd'hui aussi que quelque chose se termine — et que la transition dans une nouvelle phase culturelle est imminente devant nous. Ce n'est pas seulement les frappes de terreur du 11 septembre 2001 qui l'ont signalée. Elles représentent un tournant, parce qu'à partir d'elles un nouveau débat a démarré sur la nature de la réalité et les limites des constructivisme et relativisme post-modernes. Le mécanisme spirituel correspondant s'est répété à plusieurs reprises depuis.

## La manière de s'y prendre avec la souffrance

---

<sup>1</sup> Surtout ne pas oublier ici le principe que Rudolf Steiner souligne dans *Vérité et science et Philosophie de la liberté* : quand on cherche et que, par chance, on voit quelque « chose », alors on ne reconnaît seulement nonobstant toujours que « ce qu'on connaît déjà » ; or, du fait que l'on prend alors conscience de son impuissance, on a alors grandement besoin de la compassion attentive de celui qui en sait déjà plus que vous-même, celui qu'on appelle alors le maître. *Ndt*

<sup>2</sup> Voir ici les derniers mots de Rudolf Steiner à la fin de *La philosophie de la liberté*. Car s'il ne voulût point faire face à ses « propres » idées, l'être humain en tomberait immédiatement victime ! (C'est d'ailleurs ce qui expliqua la puissance des idéologies apparues au 20<sup>ème</sup> siècle y compris celle de l'inhumain absolu que représenta la nazisme). Car autant Lucifer qu'Ahriman sont bien plus puissants que l'être humain. Celui-ci ne peut dès lors qu'avoir cognitivement recours au Christ. *Ndt*

Les effets sur la vie de l'âme et de l'esprit des frappes du terrorisme, en particulier la grande souffrance qu'elles provoquent, ont incité de nombreux observateurs indépendants à rechercher dans le penser subjectif un élément universellement humain. Car la souffrance que les frappes terroristes ont déclenchée — ainsi pensent ces critiques — n'était pas une accumulation subjective ou collective des jeux de langage relatifs. Elle fut au contraire réellement objective-subjective — et elle conduisit aux expériences de réalité objective dont la nature relève bien de la vie de l'âme et de l'esprit.

Il se révèle avec cela que la constatation justifiée du post-moderne que la réalité est essentiellement une construction de conscience conditionnée par la société et la socialisation, doit être désormais complétée, par la redécouverte de l'objectif au sein de la propre expérience. Car sinon, il ne reste que le vide d'une conscience qui est devenue consciente de ses états de dépendance et qui s'en est débarrassée par « déconstruction », mais qui plane ensuite librement totalement seule avec elle-même — attention pure, sans lien à quoi que ce soit. Et pas non plus à la réalité objective de la souffrance.

Une nouvelle phase de la culture européenne-occidentale a donc été introduite d'une certaine façon avec les frappes terroristes du 11 septembre 2001. Bien entendu, celles-ci n'étaient en aucun cas les auteures de cette nouvelle phase. Elles n'avaient dans cette mesure rien de « bien ». Celui qui en viendrait à le croire dégringolerait dans un abîme de confusion. Elles ne se sont prêtées qu'à fournir l'occasion dans la discussion culturelle publique d'un changement sous le seuil de l'atmosphère spirituelle de l'époque, qui avait commencé depuis longtemps et put être ainsi appréhendé de manière symptomatique et thématique.

Cette thématique se produit contre les préjugés des post-modernes radicaux solidaires, qui ne veulent rien reconnaître d'objectif et dans le même temps aussi cependant expressément contre le vouloir de leurs auteurs ataviques qui méprisent l'être humain, à savoir les terroristes islamistes, qui aspiraient à une « révolution vers l'arrière », dans le pré-modernisme dépassé depuis longtemps. Si notre démocratie reste armée, ce qui se trouve à espérer, ils n'y parviendront pas et ne doivent pas y parvenir si nous ne voulons pas retomber dans des époques surannées, dépassées depuis longtemps.

## Perspective

On ne peut pas circonvenir les conquêtes grandioses du penser déconstructif s'étalant des années 1970 aux années 2000, qui consistent finalement à dissoudre les illusions et — ce qui est central ici — à devenir attentif au penser en soi et à ses « réels états de dépendance ». Derrière ceux-ci nous ne pouvons ni ne devons pas retomber, si nous ne voulons pas de nouveau exposer le motif spirituel en germe à ce danger profond de l'aberration, de la re-mythification, voire carrément de la perversion politique, comme ceux auxquels il a été exposé au 20<sup>ème</sup> siècle. Les populistes et autres accapareurs et simplificateurs en goguette, ne dorment pas. En même temps ces conquêtes « déconstructives », autour de la redécouverte d'un élément objectif dans le penser subjectif, seront complétées lorsque la grande question de l'avenir de l'être humain dans le champ de tension entre les nouvelles technologies et la globalisation ne devra plus rester sans réponse.

Qu'est-ce que cela veut dire finalement ? Cela veut dire que le renouveau de spiritualité qui devient nécessaire aujourd'hui à partir de la sensibilité de l'esprit du temps et de l'évolution ultérieure de l'héritage du penser post-moderne lui-même, pourrait pour le moins imprégner de façon déterminante la naissance d'une première culture mondiale dans les années qui viennent. L'équilibre entre critique déconstructive du sujet et nouvel objectivisme empirique de la conscience viendra, que des populistes de l'une ou l'autre alternative « radicale » d'un autre côté opposent de la résistance ou pas.

La question n'est donc pas de savoir si une spiritualité jouera un nouveau rôle dans le développement de la société. Elle le fera dans tous les cas et elle le fait déjà aujourd'hui. Au surplus, depuis les années 1989/91 et surtout vraiment depuis la montée du populisme et de l'autoritarisme mondiaux, elle se tient en attendant fortement sous la marque d'une renaissance globale des religions tournée vers l'arrière, re-collectivisante et re-mythologisante, laquelle est entrée dans une dimension planétaire à la place des idéologies.

La question réelle c'est celle seulement de la manière dont viendra la spiritualisation de l'héritage du post-modernisme européen : viendra-t-il comme un retour à une doctrine de foi collective, réduisant ses conquêtes à néant, ou bien comme un nouvel équilibre entre rationalité de critique subjective ou nouveau réalisme spirituel, par « dédoublement de conscience » ? Nous tous aurons à en décider dans les années qui viennent. En cela repose, à partir de la vision de l'histoire des idées et de la science culturelle, un aspect important de l'événement de naissance spirituel de ce moment de transition en crises d'un présent qui s'y « re-globalisera ». Avec possiblement une vaste multiplicité de conséquences sociales et politiques.

*Sozialimpulse* 2/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Roland Benedikter** est chercheur et professeur d'analyse politique multidisciplinaire. En résidence au centre Willy Brandt de l'université de Wrocław/Breslau. Contact [Roland.Benedikter@yahoo.de](mailto:Roland.Benedikter@yahoo.de)